



EZAGUTZAREN GIZARTEA
LA SOCIEDAD DEL CONOCIMIENTO
LA SOCIÉTÉ DE LA CONNAISSANCE

Hiritarren parte-hartzerako foroak
Foros de participación ciudadana
Forums pour la participation citoyenne

2017.07.04
(Bergara. Laboratorium Museoa)
10:00 17:00
Toki mugatua / Aforo limitado / Capacité limitée
943 31 08 55



**EUSKO
IKASKUNTZA**
Asmoz ta Jakitez



Gipuzkoako Foru Aldundia

NAHI DUGUN GIZARTEA, IZANGO DUGUN GIZARTEA
LA SOCIÉTÉ DE LA CONNAISSANCE – FORUM DE BERGARA
(2017.07.04)

INTRODUCTION DE JOSÉ LUIS LARREA

José Luis Larrea, qui vient d'obtenir son doctorat, a offert une conférence intitulée « La société de la connaissance ? », au cours de laquelle il abordé la situation actuelle, les tendances (développement technologique, mondialisation et vitesse) et les dangers (le piège de la superficialité, le charme enivrant des bulles et l'exaltation de la bêtise), qui configurent un nouveau scénario dont les principales caractéristiques sont les suivantes :

- Connectivité (tout le monde avec tout le monde et tout avec tout).
- Accessibilité (de tout le monde et à tout = mondialisation)
- Mobilité (téléphone mobile, tablettes...).
- Capacité d'intégrer et de gérer des données (Big Data).
- Vitesse (à laquelle tout se passe).

Il a suggéré que la connaissance (ou l'information) soit transformatrice et serve au progrès économique et social. En décrivant, pour ce faire, les processus de création de connaissances transformatrices et d'apprentissage, et en définissant la portée du concept « connaissances transformatrices » comme celles générant un processus de transformation personnelle (individuelle) et sociale (collective).

Il a expliqué également que les processus de génération de connaissances transformatrices sont un ensemble de phases successives qui font que les personnes impliquées, travaillant en coopération, produisent une certaine connaissance, tandis qu'une transformation se produit en elles et sur la réalité sur laquelle la connaissance est construite.

Il nous a fait réfléchir sur différentes questions, telles que la typologie des processus de transformation impliqués, la dimension et le profil institutionnels, la structure et les différents modèles de gestion et le lien entre la connaissance, l'apprentissage et l'innovation.

Et pour terminer, José Luis Larrea a mentionné ce qui, à son avis, est l'un des plus grands défis de la société d'aujourd'hui, le changement de paradigme :

<< Nous sommes confrontés à un défi majeur, celui de changer de paradigme mental: passer d'un paradigme territorial / spatial à un paradigme relationnel >>.

GROUPE EUSKARA (Animateur : Koro Muro Arriet)

Participants :

Juliette Bergouignan

Urkiri Salaberria

José Luis Larrea

Oihana Zamponi

José Antonio Villar

Arantxa Ugartetxea

Maitena Urmeneta

QU'EST-CE QUE LA CONNAISSANCE ?

- La force du passé, qui aide au présent à faire face à l'avenir (mouvement).
- La prise de conscience des choses ; la connaissance comme fruit de l'apprentissage (flux).
- Toujours liée à la pratique et toujours partagée, fruit de la transmission et aussi de l'échec.
- La connaissance comme question éternelle et permanente ; tout ce que nous trouvons sur le chemin de la vie.
- La connaissance de la vie vient du doute, de s'interroger soi-même.
- C'est enseigner et éduquer les autres.
- C'est un effort dynamique pour définir les choses.
- La capacité d'analyser la réalité et la capacité de la communiquer (être observateur et critique).
- La capacité d'un individu à faire une analyse partagée de la réalité.
- Un flux dynamique partagé, qui analyse la réalité et la communique.

Définition consensuelle établie par le groupe :

**LA CONNAISSANCE EST LA RECHERCHE CONSCIENTE ET PARTAGÉE
DE LA RÉALITÉ**

LES DYNAMIQUES DE LA CONNAISSANCE

Comment est-elle élaborée, « validée », transmise, apprise, conservée, diffusée... ?

- Par la cogénération (elkarekintza) et la transaction.
- Indiscutablement, par la Pédagogie.
- Cogénération + « action mutuelle » (elkareragina = interaction ?).
- La connaissance doit être transformatrice (me transformer moi et les autres). Sinon, elle ne sert à rien.

QUEL TYPE DE DISPOSITIFS OU D'ACTEURS AURONS-NOUS BESOIN À L'AVENIR POUR FAIRE FACE À LA SOCIÉTÉ DE LA CONNAISSANCE ?

Quels processus d'apprentissage devons-nous faire prévaloir pour ce faire ?

- Quel doit être l'effet de la connaissance ? La diffusion de la pensée critique, la non acceptation de ce qu'on nous raconte.

- Ce processus affecte principalement les acteurs, le qui et le comment : les acteurs concernés sont les suivants :

- les PERSONNES,
- les universités, les centres de recherche et de connaissance,
- les entreprises (au sens large),
- les Institutions Publiques,
- La « société civile ».

- Le système éducatif (Université) joue un rôle clé :

- Il apprend à apprendre : formation duale, qui implique un modèle d'apprentissage partagé (engagement partagé avec les ENTREPRISES).
- Il forme à la recherche : de façon transformatrice et par l'action.

Un changement profond des modèles d'apprentissage et de recherche s'avère indispensable. Les acteurs impliqués seront-ils en mesure de se transformer ? Ou faudra-t-il créer de nouveaux acteurs ?

- Il est essentiel de promouvoir et d'impulser les relations entre jeunes et adultes. L'intergénérationnalité est fondamentale.

- Il faut faire sortir les gens de leur zone de confort, susciter la réflexion et les inciter à penser.

- LA RENCONTRE : tout endroit peut devenir un lieu de connaissance
- LE DIALOGUE (« Langager ») pour atteindre la racine matristique
- Enseigner et éduquer par l'action et l'expérimentation. En assurant l'égalité des chances et l'accès universel à l'éducation et à l'information.
- La connaissance a des implications sociales, culturelles, économiques et politiques ; elle doit donc être transmise par les mêmes canaux.

DISPOSITIFS

Centres de formation et de recherche

Entreprises

Tissu associatif

Institutions

MOYENS (COMMENT)

L'information et l'éducation pour tout le monde

Liberté d'expression

Diversité linguistique (droits linguistiques)

À noter que la connaissance, la curiosité et l'apprentissage existent partout dans le monde, contrairement à l'économie et à l'égalité des chances. Par conséquent, la nécessité de contextualiser, d'intervenir dans notre domaine d'influence, en assumant nos responsabilités, s'impose.

DÉFINITIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LA CONNAISSANCE

- Réflexion élaborée par la société.
- Une utopie : une société où l'égalité des chances et l'éducation pour tout le monde soit une réalité.
- Le développement, à tout moment, de la société de l'apprentissage.
- La diffusion d'outils et d'opportunités pour tout le monde.
- Une société soucieuse de trouver et de partager ses connaissances et informations sur la réalité.

- Une société considérant comme essentiel pour le progrès l'apprentissage et la diffusion active, et facilitant et en renforçant pour ce faire l'échange et la cocréation.

GROUPE EN ESPAGNOL (Animateur : Jean-Michel Larrasquet)

Participants :

- Livio Riboli-Sasco
- Arantxa Ibarrola
- Javier Otazu
- Hélène Lion
- Michel Ferillot
- Xabier Apaolaza
- Angel Arbonies
- Jean Roch Guiresse
- Nicanor Ursua
- Jean Pierre Claveranne
- Jon Altuna

QU'EST-CE QUE LA CONNAISSANCE ?

La question ne doit pas être seulement posée sous l'angle économiciste, visant à rationaliser l'individu et les organisations au progrès strictement économique. Il faut élargir le spectre aux sphères sociales, culturelles (les imaginaires)... (ceci s'applique également à l'université). On sait que la voie économiciste a échoué, tant sous sa version marxiste que sous sa version néo-capitaliste.

La connaissance est une activité humaine depuis la nuit des temps (culture, expérience, théorie), en recherche de croyances véritables, justifiées (la preuve / Platon). Au plan épistémologique, il est bon de distinguer l'information de la connaissance (celle-ci renvoyant à une élaboration interne) et de séparer les faits et la représentation de faits.

Les fonctions de légitimation et de justification renvoient à une capacité à agir (dans un milieu social) et vers des conduites transformatrices.

On construit une « méta-connaissance » avec la démarche scientifique (rigueur, méthode, systématisation...). Cependant, à côté de la connaissance « universelle », il faut considérer la connaissance personnelle et locale.

N'oublions pas non plus l'innovation, omniprésente, appuyée sur l'objectivité, mais aussi sur la créativité et la construction de « valeurs pour demain ». L'idée de la connaissance transformatrice est intéressante, liée aux valeurs et à la politique. Ne pas séparer non plus d'avec la question de la religion.

L'idée d'une université transformatrice de la société est intéressante, une université créatrice, entrepreneuriale... Il y a du chemin à faire !!!

Parler de la « société de la connaissance » en mode singulier en relation à notre époque est incorrect : toutes les sociétés sont des sociétés de la connaissance ou l'ont été. Il nous faut définir ce qui est spécifique à notre société. Peut-être est-ce la séparation, la spécialisation, la professionnalisation qui caractérise la production de la (d'une certaine) connaissance. Sinon, nous sommes aujourd'hui « assis » sur des générations de transmissions. Tout ce qui nous précède nous « fait », il faut le reconnaître à sa juste valeur. Il faut rapprocher connaissance et apprentissages, c'est pratiquement la même chose. La question de la transmission est centrale dans une perspective sociale. C'est aujourd'hui un défi !

Contester cette séparation telle qu'elle fonctionne aujourd'hui est difficile mais nécessaire. Peut-être ce qui différencie notre société est l'exacerbation de la compétition et de la vitesse : il faut apprendre avant les autres, plus vite que les autres, il y a plus de « pressions » sociales et de compétition.

C'est la diffusion de la connaissance qui fait la différence (Stuart Mill). La connaissance valorisée aujourd'hui est l'expertise. Alors que ce qui manque aujourd'hui c'est une place pour l'incertitude, pour le doute... Comment se produit la connaissance ? Beaucoup de gens ont des bonnes questions (sans doute aussi des bonnes réponses), pas seulement les universitaires, les chercheurs ou les experts, les parents, les professionnels... aussi ! Comment la connaissance est-elle utilisée pour créer de la valeur ? A quel type de valeur faut-il se référer ?

La société du numérique « permet tout », le meilleur comme le pire ! On est confronté à une « overdose » permanente ! Il faut donc préparer les jeunes à trouver leur chemin, à développer les bons référents cognitifs, les bonnes compétences...

Il faut effectivement désapprendre, déconstruire un certain nombre d'habitus socio-cognitifs, glisser des idéologies vers les idéaux, de l'éphémère vers l'humain... Dans cette société où on a le mobile à côté : quelles questions poser ?
--

La connaissance renvoie, en philosophie, à deux plans :

- Est-ce que ce dont nous parlons correspond à une réalité (renvoyant à son tour à une infinité de connaissances)
- Le sujet connaissant change avec sa connaissance

La connaissance est notre forme de penser (connaissance personnelle [marquée par l'affectivité, les émotions, les convictions, les valeurs...], connaissance collective). Economie, culture, activité sociale : tout est connecté, en combinaison. Concernant l'université, c'est un appel au décroisement, à la « reliance » et à faire toute sa place au monde subjectif. Reconnaître l'utilité de l'inutile !

Concernant le monde de l'entreprise, les travaux de Nonaka et Takeuchi (notamment) explicitent les processus mis en œuvre pour créer de la connaissance. On se réfère ici à une connaissance dialectique collective liée à l'action : la réalité se crée dans ces processus (constructivisme radical). En occident, on a tendance à objectiver, documenter, à écarter la personne, le facteur humain et les aspects émotionnels. La boucle connaissance / connaissant / réalité est indivisible.

Il faut s'intéresser au « cerveau cognitif » et à la neuro-épistémologie (notamment aux neurones-miroirs, à la signification de « rationnel / irrationnel »), à la « méta-connaissance » ainsi qu'aux aspects sociaux et politiques (en termes de pouvoir, notamment) des questions posées. **Comprendre que la connaissance se traduit en capacité d'agir et doit donc être comprise en termes d'expérience et de transformation sociale...** L'exemple des « Science Shops » est proposé où le développement des connaissances est systématiquement associé à l'action. De ce point de vue, cognition et action ne doivent pas être séparés, mais considérés comme des processus proactifs : c'est là que se créent les connaissances complexes, partagées, coopératives... On ne peut pas gérer les connaissances (ce sont des processus cognitifs !), mais on peut gérer les environnements pour les rendre plus ou moins favorables : de tels environnements fonctionneraient à l'intérêt, à la construction de récits (« story telling ») communs. Ils seraient peu hiérarchiques, non organisés en fonction des relations de pouvoir, mais fondés sur l'écoute, le respect, l'intelligence des autres, le droit à l'erreur... Pour que de tels environnements fonctionnent (on est sur le concept japonais de « Ba »), des traducteurs, des médiateurs indépendants sont nécessaires. Il n'y a pas aujourd'hui de formations professionnelles vers ces métiers !

Une autre question tourne autour des savoirs-profanes : notre société qui survalorise l'expertise les exclut (dans le domaine de la santé, par exemple). Il faut réhabiliter les savoirs-profanes, comme les savoirs liés au faire (entrepreneuriat, entreprise...). De façon plus générale, croiser les regards, notamment de personnes qui ne sont pas expertes des thèmes traités est nécessaire.

On ne peut évacuer la question des finalités, de l'intentionnalité : d'accord pour développer des connaissances, pour apprendre, pour transformer, pour innover, mais pour aller où ? La réponse ne peut se limiter à la « croissance » ou au « développement économique ». Il faut intégrer des notions de l'ordre du bien-être social, de l'harmonie sociale, du respect de l'environnement et des cultures.

Viennent également les questions du statut de ce que nous savons, les travaux de Varela et Maturana, notamment sur l'énaction, le rôle des représentations mentales et le caractère non programmable des cerveaux humains, puis la question épistémologique du constructivisme (qui génère des discussions !!!). Mais on s'accorde pour accorder une relativité au statut à notre connaissance (par rapport à une supposée réalité), pour exprimer également, un peu dans la même ligne, que nous ne sommes pas capables d'exprimer ce que nous savons. Les sciences cognitives, peu utilisées aujourd'hui, devraient permettre d'avancer autrement, intelligemment, tant dans l'éducation que dans l'entreprise (nouvelles formes de coopération...). La question du « relationnel » est centrale dans cette question de la connaissance, tant parce que la construction d'une connaissance approfondie et opérationnelle est forcément coopérative, collaborative, collective, que parce que celui ou celle qui « sait » (ou qui est considéré comme tel !) est socialement mieux situé que celui qui ne « sait pas ».

Le fonctionnement souvent « tribal » des sociétés humaines induit le fait que les communautés partagent un même socle de connaissances (une « empreinte ») relatif à leur vision du monde (à leur façon de construire cognitivement le monde) qui est fruit de leur culture et des transmissions dont elles ont bénéficié. L'esprit entrepreneurial et l'esprit d'ouverture, de non-conformisme est un antidote contre cette vision unique. Mais attention de ne pas tomber dans une autre idolâtrie, souvent pire que la précédente : gérer donc tradition et ouverture en dialogie !

On propose souvent d'opposer les sciences dures (ou exactes et technologiques) aux sciences molles (humaines et sociales), mais la fragilité des connaissances en sciences dure (ainsi que la présence de présupposés idéologiques dans leurs modes effectifs de fonctionnement) est soulignée par un participant. Un autre participant met en avant une réflexion de Bruno Latour qui dit qu'un phénomène faisant question sociétale est toujours à la fois au croisement des aspects scientifiques et techniques, des aspects socio-politiques et de la façon dont on en parle.

La société de la connaissance aurait pour objectif « d'empowerer » plus de personnes. Il faudrait alors créer des micro-espaces (des sortes de « Ba » ?), pour faire participer les personnes (experts, utilisateurs, citoyens...). Les méthodes issues du Design Thinking seraient intéressantes pour animer de tels espaces. Aujourd'hui, la science professionnelle est dans la course à la publication (business !!!). Il faut prendre le temps (« Slow

Science ») et réfléchir en termes de valeur sociale produite plutôt qu'en termes de valeur monétaire et de « statut scientifique ».

La Société de la connaissance que nous souhaitons serait celle dans laquelle beaucoup de gens prendraient part, où on travaillerait à une société socialement et environnementalement soutenable. Mais cela est difficile, car d'abord cela a un coût que les institutions ne voient pas comment absorber, incapables qu'elles sont de faire céder la place aux institutions existantes, où à les réformer en profondeur, pour faire autrement « à la place » plutôt que « en plus ». Au fond, c'est un problème de « path dependency ». Au total, les résistances idéologiques, culturelles et politiques sont énormes pour changer notre éducation rationaliste occidentale, liée à la société des experts et des spécialistes et à toute l'institutionnalisation (au sens le plus général et le plus englobant du terme) qui va avec ! Une réflexion sur ces thèmes sera menée à la prochaine session à Bayonne, à l'automne 2017.